Dumersan, Théophile Marion
Josrisse chef de brigands

JOCRISSE,

CHEF DE BRIGANDS,

MÉLODRAME-COMIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Orné de Marches, Ballets, Combats, Décors et Costumes analogues;

PAR MM. DUMERSAN ET MERLE;

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre des Variétés, boulevard Montmartre, le 14 septembre 1815.



A PARIS,
Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE DU CADRAN, N°. 16.
1815.

PERSONNAGES.		*Acteurs.*
JOCRISSE		M. Brunet.
M. DUVAL		M. Duval.
Mlle. DUVAL		Mlle. Blondin.
SAINVILLE		M. Legrand.
PERRETTE		Mlle. Aldégonde.
BELLE-HUMEUR	Brigands.	M. Lefèvre.
DIÉGO	Brigands.	M. Cazot.
ROSELLI	Brigands.	M. Odry.
FIER-A-BRAS	Brigands.	M. Fleury.
BARBARINO	Brigands.	M. Melcour.
TIRE-VERROU	Brigands.	M. Debièvre.

Gendarmes.

Brigands.

La Scène est dans une forêt de la Calabre.

Le théâtre représente une épaisse forêt. A droite du spectateur, sur le premier plan, une vieille tour ruinée. Au pied de la tour, un vieux tronc d'arbre devant lequel se trouve un gros morceau de rocher en forme de banc tournant sur un pivot. A gauche, l'entrée d'une caverne, au milieu de laquelle on voit une trape.

S'adresser, pour la Musique de cette pièce, à M. Simonnet, au Théâtre des Variétés.

JOCRISSE,

CHEF DE BRIGANDS,

Mélodrame-Comique, en un Acte et en prose.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSELLI, DIÉGO, *fumant ;* BRIGANDS *endormis, couchés au pied des arbres.*

ROSELLI.

Diégo, n'est-tu pas las de la vie que nous menons ici?

DIÉGO, *fumant sa pipe.*

Pourquoi?

ROSELLI.

Est-ce que nous sommes faits pour être brigands dans une forêt de la Calabre?

DIÉGO.

Celà ou autre chose.

ROSELLI.

Autre chose vaudroit mieux.

DIÉGO.

Roselli, je compare la vie à une montagne : la vertu habite le sommet; le plaisir nous conduit par une pente douce; je me laisse glisser.

ROSELLI.

Insouciant!

DIÉGO.

Voilà mon caractère. Tire-moi d'ici : je te suivrai; mais je ne m'aiderai nullement.

ROSELLI.

L'occasion est belle; nous n'avons plus de chef, depuis que le nôtre s'est laissé manquer de respiration, malgré le soin qu'on

avoit eu de l'élever à douze pieds de terre; fuyons avant qu'on en choisisse un autre.

DIÉGO.

Pourquoi cela ? On peut me donner la place.

ROSELLI.

Tu l'accepterois ?

DIÉGO.

Comme un autre. J'étois bien né; j'avois de la fortune et une jolie femme; j'ai perdu mon bien au jeu; ma femme a suivi mon argent. Il ne me reste que ma naissance sur laquelle on ne me prêteroit pas un sou : j'en prends où j'en trouve; et si l'on me trouve, qu'on me prenne.

ROSELLI.

Ce qui me dégoûte le plus du métier, c'est la compagnie que nous avons ici.

DIÉGO.

Elle en vaut bien une autre ; et, du moins, nous savons à quoi nous en tenir sur son compte... Roselli ! que de gens brillent dans le monde, et mériteroient un brevet d'association à notre confrairie. Le commerçant qui trompe l'acheteur; le banquier qui arrange une faillite; le chevalier qui vole son titre; brigands honoraires : la maréchaussée ne les poursuit pas. Voilà la seule différence entre nous.

ROSELLI.

Tu as aujourd'hui l'humeur caustique.

DIÉGO.

Nous ne faisons de mal à personne : nous nous bornons à rendre les voyageurs plus légers; ils en marchent mieux.

ROSELLI.

J'aperçois Belle-Humeur.

SCÈNE II.

Les Mêmes, BELLE-HUMEUR.

BELLE-HUMEUR.

Hé! camarades! vive la joie! voilà une lettre que je viens de recevoir pour nous.

DIEGO.

Voyons cette lettre.

BELLE-HUMEUR.

Un moment ! il faut la lire en présence de toute la troupe. (*Il tire un coup de pistolet. Tous les brigands se lèvent et l'entourent.*)

FIER-A-BRAS.

Qu'y a-t-il, mon lieutenant ?

BELLE-HUMEUR.

Rangez-vous autour de nous, et écoutez. Tiens, Diégo, déchiffre-nous cela.

DIÉGO, *lisant.*

« Camarades, nous avons reçu votre lettre, par laquelle vous » nous faites le plaisir de nous apprendre la mort de Tranche-» Montagne. Vous nous demandez quelqu'un qui le remplace di-» gnement. Notre chef vous envoie un de ses lieutenans, le célèbre » Brise-Tout, homme de main et d'expédition. Méfiez-vous de la » manière dont il se présentera à vous; c'est un gaillard qui » prend toutes les formes; il pourra se déguiser pour mettre à » l'épreuve votre sagacité Adieu, chers collègues. Mercure vous » tienne en joie et en prospérité, et vous sauve de la corde, » avec laquelle je finis.

» Votre dévoué, GRIFONIO, archi-greffier
» de la bande noire.

» *Du Mont Pausilippe, ce* 26 *juillet*, 5,780, *de l'ère crochue.* »

BELLE-HUMEUR.

Vous l'entendez, Messieurs, Tranche-Montagne va être remplacé par le célèbre Brise-Tout.

DIÉGO.

Que tout le monde ici soit sur ses gardes pour ne pas être surpris par ce nouveau Prothée.

BELLE-HUMEUR.

Camarades, rentrons dans la caverne. Toi, Fier-à-Bras, reste en sentinelle dans les environs, et si le capitaine arrive, viens nous chercher.

FIER-A-BRAS.

Oui mon lieutenant.

(*Les brigands descendent dans la caverne.*)

SCÈNE III.

JOCRISSE, *arrivant seul avec un petit paquet au bout d'un bâton.*

Voilà deux heures que je trotte dans c'te forêt, et je n'ai rencontré personne; je n'ai entendu chanter que les écureuils et les coucous. Il paroît qu'il n'en manque pas ici de coucous... Pardine! voilà une forêt bien gardée... pas un garde champêtre... pas un chien de chasse... personne à qui l'on puisse demander son chemin... enfin je n'ai pas rencontré une figure humaine, excepté un lapin qui s'est ensauvé quand il m'a vu... et puis, pas seulement un petit bouchon pour se raffraîchir le gosier... Par où vais-je-t-i prendre à présent? Par où diable vais-je-t-i passer pour me rendre dans la rue de la Huchette, ous ce que demeure ma mère?... Pauvre Jocrisse! te v'là bon loti! tu te fais donner la chasse de toutes les maisons, ous ce que tu demeures alternativement l'une après l'autre; tu ne pouvois plus trouver de maître, tu trouves un Marquis italien qui ne pouvoit plus trouver de domestique; nous nous arrangeons ensemble, et il m'emmène dans sa terre de Montescarpini : six mois après, il me renvoie sans me payer mes gages... Ce que je regrette le plus de sa maison, c'est c'te jolie p'tite Perrette, la laitière qui venoit tous les matins au château; j'avois fait connoissance avec elle en lui cassant son pot au lait... elle m'avoit promis de m'épouser quand j'aurois amassé une vingtaine d'écus... ah! j'ai trop de guignon.

SCENE V.

JOCRISSE, FIER-A-BRAS, *dans le fond.*

FIER-A-BRAS, *caché.*

Quel est cet homme? Ecoutons.

JOCRISSE.

En ai-je assez fait dans ma vie! ai-je-t-i cassé! ai-je-t-i brisé de toutes sortes!

FIER-A-BRAS, *à part.*

Cassé! brisé!... Seroit-ce?...

JOCRISSE.

J'ai bien mérité le nom que m'a donné M. Duval, le nom de *Brise-Tout.*

FIER-A-BRAS, *à part.*

Brise-Tout! c'est lui!

JOCRISSE.

Et dans mon désespoir! quand j'ai voulu empoisonner ma

mère, ma sœur, mon frère, mon cousin Nicolas (*avec horreur*). Hou ! hou !

FIER-A-BRAS.

Diantre ! mais c'est de plus fort en fort !

JOCRISSE.

Oùs-ce que sont les œufs des poules de M. Duval ? et son vin d'Espagne ?... J'ai une faim du diable.. Allons, puisque je n'ai rien à prendre...

FIER-A-BRAS.

Prendre !... Il a de bonnes dispositions.

JOCRISSE.

Prenons patience... Si je savois seulement mon chemin....

FIER-A-BRAS, *se montrant.*

Capitaine, n'allez pas plus loin, vous voilà arrivé.

JOCRISSE, *regardant derrière lui.*

Capitaine !... A qui donc que vous parlez, s'il vous plaît ?

FIER-A-BRAS.

Oh ! vous vous déguisez en vain, vous êtes reconnu.

JOCRISSE.

Vous me reconnoissez !... eh ben ! vous êtes plus heureux que moi, car je ne vous reconnois pas.

FIER-A-BRAS.

Nous savons que vous vouliez nous surprendre ; mais je vous ai entendu parler là tout seul, et ce nom de Brise-Tout...

JOCRISSE.

Eh ben, oui, c'est vrai ; mais mon brave homme, vous vous trompez... Que diable, vous m'appelez capitaine !... Qui êtes-vous vous-même ?

FIER-A-BRAS.

Ah ! vous avez raison. Mon enthousiasme m'égare. J'oublie de me nommer... ; mais mon nom n'est pas encore fameux comme le vôtre ; je ne suis que votre très-humble et très-obéissant serviteur Fier-à-Bras.

JOCRISSE.

Fier-à Bras ! non, je ne connois pas...

FIER-A-BRAS.

Quel heureux physique !... Ma foi, si Griffonio ne nous eût

prévenu, je m'y serois trompé... ; c'est que vous avez l'air du plus grand imbécille...

JOCRISSE.

Eh ben, il est honnête !

FIER-A-BRAS.

C'est que c'est charmant pour donner le change aux limiers de la justice... Griffonio avoit bien raison de dire dans sa lettre que vous saviez prendre toutes les formes.

JOCRISSE.

Qui ça, Griffonio ? Je ne le connois pas plus que vous.

FIER-A-BRAS.

Je suis un des associés de la bande noire, qui se glorifie de vous voir bientôt à sa tête.

JOCRISSE.

Je vas-t-être à la tête de la bande noire ?

FIER-A-BRAS.

Si vous le voulez bien.

JOCRISSE.

Et, dites-moi : est-ce une bande joyeuse ?

FIER-A-BRAS.

Je le crois bien ; on y chante, on y rit, on s'y amuse... Oh ! nous sommes de bons vivans.

JOCRISSE.

Tant mieux. Et y mange-t-on bien ?

FIER-A-BRAS.

On y mange et boit comme chez des chanoines.

JOCRISSE.

Comme chez des chamoines ! ma foi, si c'est comme çà, je ne vois pas d'inconvénient à rester avec eux.... Quand ce ne seroit que jusqu'après dîner.

FIER-A-BRAS, *à part.*

Il se consulte... Il veut prendre des renseignemens sur nous ; je vois cela.

JOCRISSE.

Et à quelle heure dine-t-on chez vous ?

FIER-A-BRAS.

A l'heure qu'il vous plaira, capitaine.

JOCRISSE.

Toujours capitaine... Vous voulez donc absolument que je le sois?

FIER-A-BRAS.

Nous y comptons... Je vais prévenir mes camarades pour qu'ils viennent tous vous rendre leurs hommages.

SCENE VI.

JOCRISSE *seul.*

Est-ce une farce qu'il me fait?.... Ce que c'est que l'hasard..... c'est-i heureux, c'est-ce nom de *Brise-Tout*, qui va me valoir un bon dîner... Que diable est ce donc que c'te bande noire?.. Ma foi, qu'elle soit noire ou grise; je meurs de faim et de soif; je ne sais où aller, v'là une place qui se présente. Je me laisse faire, quoi!

SCENE VII.

JOCRISSE, *tous les brigands. Marche.* JOCRISSE *effrayé de leur mine et de leurs armes, recule à mesure qu'ils avancent comme un officier qui fait marcher sa troupe. Ils font une évolution, et il se trouve entouré.*

BELLE-HUMEUR.

Capitaine, votre réputation est venue jusqu'à nous. Votre mérite nous est connu, et c'est avec plaisir que je vous rends hommage au nom de la bande noire, dont vous allez être aujourd'hui le chef.

JOCRISSE.

Si c'étoit marmiton, je prendrais la place; mais chef, je n'ai pas encore assez d'habilité dans l'état.

FIER-A-BRAS.

Quand je vous ai dit que c'étoit un plaisant.

DIÉGO.

Ah! ça, capitaine, il faut prendre un costume qui vous convienne mieux.

JOCRISSE.

Dame! j'en ai pas d'autre.. . Si vous en avez un à me donner...

ROSELLI.

Notre magasin en est plein, et vous choisirez tout ce qu'il vous plaira.

JOCRISSE.

Vous êtes donc logés par ici?

FIER-A-BRAS.

Oui, capitaine.... Nous allons vous faire voir notre habitation.

JOCRISSE.

Çà me fera plaisir.... Mais auparavant, va-t-on bientôt servir le diner? j'ai gagné de l'appétit en route.

DIEGO.

Le capitain à faim, il faut se mettre à table.

BELLE-HUMEUR.

Oui; c'est la meilleure manière de faire connaisssance.

FIER-A-BRAS.

Capitaine, voulez-vous diner en plein air, ou dans la caverne.

JOCRISSE.

Non, pas dans la cazerne... ici, plutôt, sous la feuillée; je vais aider à mettre le couvert.

DIEGO *criant à terre.*

Holà! Domingue! la vieille... Apportez la table ici.

JOCRISSE.

A qui parlez-vous donc! est-ce qu'ils sont dans la cave?

DIÉGO.

Non, c'est que la trape est là.

JOCRISSE *regardant.*

Ah! c'est là la trape...

BELLE-HUMEUR.

C'est ici que sont nos armes, nos vivres, notre cuisine.... Oh! nous vous mettrons au fait de tout cela.

JOCRISSE.

Oui, mettez-moi au fait de la cuisine, puisque vous voulez que je sois chef.

BELLE-HUMEUR.

Vous avez tous les droits ici.

JOCRISSE.

Tous les droits réunis. ?

BELLE - HUMEUR.

Lorsqu'on fait une capture où il se trouve des femmes, vous choisissez celle qui vous convient.

JOCRISSE.

Tiens, c'est gentil !... et en avez-vous, dans ce moment-ci ?

FIER - A - BRAS.

Nous n'en avons qu'une.

JOCRISSE.

Eh ! ben, c'est elle que je choisis.

BELLE - HUMEUR.

Elle est dans cette tour.

JOCRISSE.

Dans la tour ? elle ?... Ah ! ben, s'il y a longtems qu'elle est là, elle doit être faite aux tours... mais voyons là.

DIÉGO, *avec humeur.*

Vous la verrez après le dîner pendant qu'on va mettre le couvert, allez visiter la caverne, et vous mettre en habit décent,.

JOCRISSE.

Allons, je ne peux pas perdre au change (*il descend dans la trape*); tiens, c'est plus bas que le rez-de-chaussée !.. çà doit être frais l'hiver, et chaud l'été.

(*Il disparoît avec les brigands.*)

SCENE VIII.

DIÉGO, ROSELLI.

DIÉGO.

Pourquoi diable Belle-Humeur va-t-il lui parler de cette femme ?

ROSELLI.

Il lui fait connoître ses droits.

DIÉGO.

Je suis le plus ancien de la troupe; je ferai valoir les miens.

ROSELLI.

Ton cœur seroit-il accessible à l'amour?

DIEGO.

Pourquoi pas, Roselli, tu voulois fuir, je t'en offre les moyens.

ROSELLI.

D'où vient ce changement?

DIÉGO.

Je puis me fier à toi. Prenons la caisse, enlevons la femme et partons.

ROSELLI.

Ce seroit abuser de la confiance de nos camarades... non.

DIÉGO.

Pourquoi?

ROSELLI.

Et cette jeune femme ne t'aime point : son amant ou son époux que nous avons arrêté avec elle lui semble cher.

DIÉGO.

Que m'importe? on m'a fait une injustice en ne me nommant pas chef... Brise-Tout me le paiera!

ROSELLI.

Diégo, tu t'égares! je ne te trahirai pas, mais je veillerai sur ses jours.

DIÉGO.

Si tu n'étois pas mon ami!

ROSELLI.

Ne reste pas ici; la vue de cette tour t'aigrit.

DIÉGO.

Entraîne-moi donc!

(*Roselli l'entraîne dans la caverne.*)

SCENE IX.

PERRETTE, *avec son pot au lait.*

Ah! je suis lasse! reposons-nous ici, un instant... Je ne reviens

pas de ma surprise, moi... Je vas porter mon lait comme à l'ordinaire au château; j'arrive, et je trouve visage de bois. M. le Marquis n'y est plus, et tout le monde est déménagé Jusqu'à ce pauvre Jocrisse qui devoit m'épouser dès qu'il auroit touché ses gages... Me v'là ben chanceuse.. Où vais-je maintenant porter mon pot au lait? Il faudra que j'aille jusqu'à la ville; c'est ben plus loin.

SCENE X.

PERRETTE, BARBARINO, TIRE-VERROU, FIER-A-BRAS.

(Barbarino vient par derrière. Il prend le pot au lait de Perrette et boit à même.)

PERRETTE, *se retourne et le voit.*

Ah!

BARBARINO.

N'ayez pas peur.

PERRETTE.

Ah! mon dieu! Monsieur, pourquoi buvez-vous mon lait?

BARBARINO.

Parce que j'ai soif.

PERRETTE.

Vous allez me le payer.

BARBARINO.

Je n'ai pas de monnoie.

(Pendant ce temps là, Tire-Verrou qui est derrière Perrette, lui détache le ruban qui tient sa petite croix à la Jeannette.)

PERRETTE.

Je vais vous en donner.

BARBARINO, *tendant la main.*

Donnez toujours.

PERRETTE.

Combien vous faut-il rendre?

BARBARINO.

Tout ce que vous avez.

(Fier-à-Bras, pendant cette scène, lui a pris la bourse dans la poche de son tablier.)

PERRETTE, *se fouillant.*

Ah ! mon dieu ! ma bourse ! (*Elle se retourne et voit Fier-à-Bras.*) Ah ! (*Elle voit sa croix dans les mains de Tire-Verrou.*) Ma croix à la Jeannette !

TIRE-VERROU.

Est-ce de la bonne or; je ne vois pas le contrôle.

BARBARINO.

Vous n'avez donc rien pour moi ? Allons, je vais me payer autrement. (*Il veut l'embrasser.*)

PERRETTE, *s'enfuyant.*

Au secours ! au secours !

BARBARINO, *la ramenant par le bras.*

Ils auroient tout et moi rien ; cela n'est pas juste.

PERRETTE, *se jetant à genoux devant lui.*

Monsieur le voleur, prenez mon pot au lait et ne m'embrassez pas.

BARBARINO.

Je me moque bien de votre pot au lait.

SCENE XI.

Les Mêmes, BELLE-HUMEUR.

BELLE-HUMEUR.

Arrêtez... Qu'est-ce que je vois là, Messieurs ?

PERRETTE.

Ah ! Monsieur, si vous êtes plus honnête que ces coquins là, faites-moi rendre ce qu'ils mont pris.

BELLE-HUMEUR.

Y pensez-vous ! voler cette pauvre enfant !

FIER-A-BRAS.

Mais !...

BELLE-HUMEUR.

Silence ! qu'on lui rende ce qui lui appartient. (*Il prend la bourse dans la ceinture de Barbarino, et arrache le collier à Tire-Verrou.*) Dorénavant, exécutez-mieux nos règlemens. Voler le pauvre, c'est imiter l'injustice de la fortune, qui n'a pas fait des

biens un partage égal. Tenez, mon enfant. (*Il lui rend la bourse et la croix qu'elle met dans sa poche, sans regarder.*) Vous pouvez désormais passer ici sans rien craindre.

PERRETTE.

C'est égal. Je tâcherai de trouver un autre chemin... Adieu, Monsieur, grand merci; vous pouvez vous flatter d'être un honnête voleur; mais les autres... (*Elle s'enfuit.*)

BELLE-HUMEUR.

Silence!... voila le capitaine. Vous mériteriez que je vous fisse mettre aux arrêts.

SCENE XII.

Les Brigands, JOCRISSE, *vêtu en brigand.*

(Son costume doit être ridicule, ou beaucoup trop long ou beaucoup trop petit, selon la stature de l'acteur.)

JOCRISSE, *fièrement.*

Ça me va-t-i bien? ça ne me blesse-t-i pas?

FIER-A-BRAS.

Vous avez un air redoutable.

BELLE-HUMEUR.

Ah! ça, il faut vous montrer le coffre-fort dont vous devez avoir la garde, selon nos règlemens.

JOCRISSE.

C'est moi qui dois garder l'argent?

BELLE-HUMEUR.

Oui, venez. Voyez-vous cette grosse pierre? poussez-la.

JOCRISSE.

Je ne pourrai jamais; je ne suis pas assez-fort.

BELLF-HUMEUR.

Il y a un secret... poussez ce bouton de fer; tenez, elle s'ouvre d'elle-même.

JOCRISSE.

C'est comme une mécanique.

BELLE-HUMEUR.

Il y a en caisse vingt mille francs.

JOCRISSE.

C'est gentil.

ROSELLI.

Et comme notre chef, vous avez double part.

JOCRISSE, *à part.*

Tiens, il fait bon avec eux. C'est ma bonne étoile qui m'a amené ici. (*haut.*) Mais à table, à table!

(On apporte une table servie; on entend une guitare préluder, dans la tour.)

JOCRISSE.

Tiens, il y a de la musique ici.

DIÉGO.

C'est la jeune prisonnière qui prélude sur la guitare.

BELLE-HUMEUR.

Chut ! écoutons.

JOCRISSE.

Oui, çà ne nous empêchera pas de manger.

Mlle. DUVAL (*dans la tour, chante en s'accompagnant.*

Air de la Romance d'une folie,

Hélas ! sous les affreux verroux
De la prison la plus cruelle,
Quoique je sois loin d'un époux,
Toujours je lui serai fidèle.
Si vous voulez sauver mes jours,
Venez, venez à mon secours.

JOCRISSE.

Est-ce qu'elle se trouve mal? elle appelle à son secours; portez-y quelque chose... quand ce ne seroit qu'un verre d'eau.

BELLE-HUMEUR.

Capitaine, permettez que pour célébrer votre arrivée, nous vous donnions un échantillon de notre savoir faire.

(Les brigands exécutent plusieurs marches et évolutions, pendant que deux autres se battent au sabre.)

On entend un coup de pistolet.

TOUS.

Allerte ! allerte !

SCENE XIII.

Les Mêmes, BARBARINO.

TOUS.

C'est Barbarino! qu'y a-t-il de nouveau?

BARBARINO.

Eh! vîte, eh! vîte! une chaise de poste est sur la lisière du bois; elle va passer; elle est escortée de quatre cavaliers; il faut du monde, en avant, mes amis.

TOUS.

Nous y volons.

JOCRISSE.

Oui, volez. *(Ils sortent.)*

BELLE-HUMEUR *à Jocrisse.*

Pendant qu'ils vont faire cette expédition, vous allez rester ici et ne laissez passer personne sans lui demander son argent.

JOCRISSE.

Comment? le chef est obligé. . .

BELLE-HUMEUR.

C'est que nous sommes sévères en diable sur la discipline; si vous y manquez, tout chef que vous êtes, vous irez au cachot comme les autres.

JOCRISSE.

Diantre! mais dites donc; et la jeune dame qui est dans la tour je voudrois bien causer avec elle

BELLE-HUMEUR.

Je vais ordonner à Tire Verrou de vous l'amener. *(Il va frapper à la porte de la prison, et fait signe à Tire-Verrou d'amener la prisonnière.)*

SCENE XV.

JOCRISSE, Mlle. DUVAL, BELLE-HUMEUR, TIRE-VERROU.

BELLE-HUMEUR.

Voilà la dame en question. Je vous laisse avec elle, et je vais voir ce qui se passe sur la route. *(il sort.)*

TIRE-VERROU.

Je reviendrai la chercher dans un quart-d'heure. (*il rentre dans la tour.*)

JOCRISSE.

Comme il a l'air gracieux, M. Tire-Verrou !

SCENE XVI.

Mlle. DUVAL.

Que je suis malheureuse !

JOCRISSE, *à part.*

Faut-être galant. (*Haut.*) Madame, n'ayez pas peur. Apprenez que Brise-Tout n'est pas t'un barbare, et qu'il est sensible à la beauté des grâces et à la pudeur comme vous pouvez t'en avoir,

Mlle. DUVAL.

Je tremble ! qu'est-ce que ce brigand va faire de moi ?

JOCRISSE.

Eh mais, mon dieu ! je ne me trompe pas. C'est la fille de notre maître, de ce bon M. Duval qui m'a mis à la porte avec des coups de canne. Faut que je la rassure de sa peur. Mamselle... Mamselle Duval ?

Mlle. DUVAL.

Il sait mon nom !

JOCRISSE.

Oui, n'ayez pas peur. Regardez-moi. Tenez, je vas ôter mon bonnet de poil et mes moustaches. Me reconnoissez-vous ?

Mlle. DUVAL.

Je ne veux pas vous voir.

JOCRISSE.

Quelle ostination de femme ! Quand je vous dis que je n'ai pus ni moustaches ni rien. Vous m'avez vu pus de cent fois.

Mlle. DUVAL.

Je connois cette voix... c'est... c'est Jocrisse ?

JOCRISSE.

Sûrement, Mamselle, c'est moi.

Mlle. DUVAL.

Par quel hasard ?

JOCRISSE.

Ce seroit trop long à vous conter. Dites-moi tant seulement par quel accident que vous ètes en Italie.

Mlle. DUVAL.

Mon pauvre Jocrisse ! tu as connu Sainville, ce jeune artiste...

JOCRISSE.

Un petit brun... que vous deviez tépouser.

Mlle. DUVAL.

Mon père a changé d'avis, et lui a refusé ma main. Tu sais comme il m'aimoit... Il partoit pour l'Italie, j'eus la foiblesse de le suivre...

JOCRISSE.

Je vois le reste. Mais oùs-ce qu'il est, M. Sainville ?

Mlle. DUVAL.

Dans une chambre de cette tour : les Brigands ont eu la cruauté de nous séparer.

JOCRISSE.

C'est pas honnête de leur part.

Mlle. DUVAL.

Mais que fais-tu avec eux ? Tu es donc à leur service ?

JOCRISSE.

Du tout. C'est eux qui sont au mien. Ils m'ont pris pour chef sans que je sache ni pourquoi ni comment. Mais je m en fécilite, Mamselle, puisque ça me procure le plaisir de vous voir.

Mlle. DUVAL.

Tu es bien honnête.

JOCRISSE.

C'est l'éducation; et si je pouvois vous être utile à queuq'chose, comme j'ai t'été à vot' service, ça seroit gratis.

Mlle. DUVAL.

Mon cher Jocrisse, pourrois-tu m'aider à fuir avec Sainville ?

JOCRISSE.

Ah ! je ne sais pas encore jusqu'où que va mon autorité supérieure ; mais si ça m'est possible, comptez, Mam'selle Duval, que je ferai mon devoir ; et cependant, voyez s'il faut que je vous respecque infiniment, car il ne tenoit qu'à moi de vous prendre pour femme et légitime épouse.

Mlle. DUVAL.

Qu'oses-tu dire ?

JOCRISSE.

C'est le droit du capitaine de choisir la femme qui lui plaît ; mais ne craignez rien, je suis amoureux de Jeannette, et Jocrisse est un amant dans ce qu'il y a de plus fidèle et de plus circonflexe.

Mlle. DUVAL.

Mon pauvre Jocrisse, puisque tu sais ce que c'est que l'amour, sauve-moi, sauve Sainville, je t'en conjure à genoux.

JOCRISSE.

Fi donc ! Mamselle ; c'est des bêtises. La fille de mon ancien maître à mes genoux !... J'ai beau t'être dans les honneurs, je ne le souffrirai pas. J'entends queq'zuns !... c'est Tire-Verrou, rentrez ; je ne vas pas avoir l'air d'avoir d'intelligence avec vous. Je vas prendre une grosse voix. Rentrez dans la tour. (*avec un geste protecteur.*) C'est pour la frime ; (*jouant la brusquerie*) rentrez, vous dis-je ? (*Tire-Verrou la fait rentrer.*)

(Jocrisse regarde par le trou de la serrure de la porte de la tour.)

SCENE XVII.

JOCRISSE, M. DUVAL.

M. DUVAL.

Cette forêt est pleine de brigands. Ma foi, quand je les ai vus venir, j'ai bien fait de me jeter à bas de ma chaise de poste et de m'enfoncer dans ce taillis. Peut-être éviterai-je ainsi leur rencontre.

JOCRISSE.

V'là-t-un homme ! faut que je fasse mon état. Ils m'ont ben recommandé de demander de l'argent à tout le monde, ou ben j'irai au cachot.

M. DUVAL.

Ciel ! j'aperçois quelqu'un... A cette mine, à ces armes... oh ! c'est un des leurs.

JOCRISSE, *un pistolet en main.*

Mon brave homme, je vous demande ben pardon si je vous demande votre argent, mais je ne peux pas faire autrement.

M. DUVAL.

Quelle voix ! Qu'entends-je ! (*il le regarde.*) Eh ! quoi ! je ne me trompe pas ; c'est Jocrisse.

JOCRISSE.

Tiens, c'est M. Duval! oh! queu coup d'hasard! deux hasards de suite!

M. DUVAL.

Que fais-tu là, misérable?

JOCRISSE.

Not' maître, je suis chef de la bande noire.

M. DUVAL.

Tu es chef de brigands, coquin.

JOCRISSE.

Oui, not' maître, à vot' service.

M. DUVAL.

En voilà bien d'un autre.

JOCRISSE.

Je suis monté en grade, pas vrai?

M. DUVAL.

Oh! tu monteras plus haut que cela.

JOCRISSE.

Je l'espère bien. Ça vous fait plaisir, n'est-ce pas not' maître, de voir qu'enfin j'ai réussi à queuqu' chose?

M. DUVAL.

Malheureux que tu es!

JOCRISSE.

Pas si malheureux; je boit et mange bien. On me rend hommage, et j'ai droit de choisir pour moi la plus jolie femme.

M. DUVAL.

Qui diable eût soupçonné que cet imbécille là se ferait un jour bandit.

JOCRISSE.

Ah! ça, mais queu ton d'infériorité que vous prenez avec moi donc! est-ce que c'est comme ça qu'on parle à un chef?

M. DUVAL.

A un chef de voleurs!

JOCRISSE.

Pas de sottises, s'il vous plait, M. Duval, qu'est-ce que je vous

ai volé? Je vous ai demandé vot' argent honnêtement; c'est ma consigne. J'ai pas envie d'être mis au cachot. J'ai fait chez vous queuqu' maladresse; je vous ai fait renifler du café et boire du tabac; je vous ai cassé queuqu' assiettes; mais vous me les avez retenues sur mes gages; et si je suis chef de brigands, j'ai pour moi ma probité.

M. DUVAL.

Mais qui peut t'avoir porté à t'associer avec ce gibier de justice?

JOCRISSE.

N'y a pas de gibier là dedans. Ils m'ont pris à leux service pour être leux chef.

M. DUVAL.

Allons, quitte ce repaire de brigands. Reviens avec moi à Paris. Ne vois-tu pas que tu finiras par être pendu avec tous ces coquins là?

JOCRISSE.

Vous croyez?

M. DUVAL.

Ouvre les yeux, mon garçon... mon ami, mon pauvre Jocrisse!.. sauve-toi du précipice où tu vas tomber.

JOCRISSE.

Not' maître, vous m'attendrissez; mais c'est impossible, je suis dans une bonne maison; je ne peux pas quitter pour entrer encore dans queuqu' barraque d'où c'qu'on me renverra en me retenant mes gages pour la casse.

M. DUVAL.

Ah! coquin! ce n'est pas assez de vouloir me voler, tu m'insultes encore. Il faut que je t'assomme.

JOCRISSE.

Je ne suis plus à vot' service; vous n'avez plus le droit de me frapper.

M. DUVAL.

Voilà ce que tu mérites. Tiens, tiens. (*Il le rosse.*)

JOCRISSE.

Oh! là, là! pardon, excusez, not' maître. Vous me touchez; la vérité me frappe.

DUVAL.

Puisque la raison ne peut rien sur toi, il faut bien employer l'autorité.

JOCRISSE.

Je ferai tout ce que vous voudrez, not' maître.

DUVAL.

Suis-moi, partons sur le champ.

JOCRISSE, *le retenant.*

Faut auparavant que vous sachiez une chose.... Vous savez ben mademoiselle votre fille?

DUVAL.

La cruelle enfant. C'est elle qui est cause de mon malheur, j'ai fait ce beau voyage pour courir après elle.

JOCRISSE.

Je vois ben çà; elle s'est enfuite avec M. Sainville.

DUVAL.

Comment sais-tu cela! tu es donc leur complice.

JOCRISSE.

Non, not' maître; mais je sais où ils sont.

DUVAL.

Tu sais où ils sont: dis-le moi vite, que je leur fasse payer le chagrin qu'il me donnent.

JOCRISSE.

Ah! ben, non, si c'est pour leux y faire du chagrin, vous ne le saurez pas.

DUVAL.

Faut-il que j'emploie encore la correction?

JOCRISSE *avec fierté.*

Non, non, un moment. J'ai ben voulu recevoir des coups de canne pour moi. Mais il s'agit de rendre service à deux amans aussi infortunés que malheureux. Je suis un brigand honnête qui protège la vertu d'une fille injustement contre-carrée par un père si peu sensible.

DUVAL.

Une fille qui s'enfuit de chez moi.

JOCRISSE.

Pourquoi que vous lui refusez son amant.

DUVAL.

J'avais pour elle un autre parti.

JOCRISSE.

Un veillard d'âge ne connoit pas l'amour, eh ben puisque

vous êtes dessous mon autorité supérieure, consentez à leur union fortunée en légitime mariage, et je vous laisse partir.

DUVAL.

Comment drôle, tu voudrois m'imposer des lois!

JOCRISSE.

Oui, et prenez garde à vous. Si vous refusez d'unir mam'selle Duval à M. Sainville, j'appelle la troupe; je vous fais mettre dans la tour, et je leux y donne la clef des champs, avec votre argent qui leur servira de dot.

DUVAL.

Brigand.

JOCRISSE.

C'est comme çà. Je ne m'effarouche plus de vot'colère: si vous dites un mot de plus, j'appelle Fier-à-Bras, Tape-à-l'OEil....

DUVAL *à part.*

La situation est embarassante.

JOCRISSE.

Est-ce que votre cœur devroit ruminer? çà devroit partir de source... M. Sainville est un jeune artiste intéressant. N'a-t il pas de fortune? Si ce n'est que çà; j'ai la caisse de la bande noire à ma disposition, je lui z'y donne toute entière. Nous partons tous ensemble, et pour çà je ne vous redemande que de rentrer à vot'service et d'y finir mes jours, sans que vous me renvoyez jamais.

M. DUVAL.

Est-il possible d'être si bête et d'avoir si bon cœur? tiens Jocrisse, tu me désarmes.

(*Jocrisse prend la canne à pomme d'or de M. Duval.*)

J'oublie leur désobéissance et je leur pardonne.

JOCRISSE.

Eh ben, vous êtes un bon homme de père. Donnez moi une prise de tabac. (*Il prend la boëte d'or de M. Duval.*)

M. DUVAL.

Eh bien, et ma boëte.

JOCRISSE *la lui rendant.*

Ah! pardon, c'est ce maudit habit qui fait son métier. Mais écoutez.... tenez, ils sont dans cette tour.

M. DUVAL.

Mais comment les sauver? Si je pouvois aller jusqu'à la ville chercher main-forte!

JOCRISSE.

Oui, car M. Tire-Verrou ne vous les laisseroit pas emmener... Faut l'y forcer d'autorité.

M. DUVAL.

Il me faudroit de l'argent pour engager ces sbirres italiens à me suivre; et le mien est resté dans ma chaise de poste.

JOCRISSE.

Voulez vous de l'argent, j'en ai là, (*il ouvre la cachette*), voyez-vous? c'est une cassette mécanique. Tout ce qu'il y a de dans, je vous le prête.

M. DUVAL.

Donne, mon ami.

JOCRISSE.

Non, non. Je ne donne pas je prête; çà n'est pas, à moi. Faut me faire vot'billet.

M. DUVAL.

Comment? mon billet?

JOCRISSE.

J'ai ma responsabilité. Je ne peux pas vous le prêter sans ça.

M. DUVAL.

Quel mélange d'ineptie et de bonnes qualités. Il ne faut pas perdre de temps à disputer avec lui. (*Il tire des tablettes et un crayon.*) Qu'est-ce que tu veux?

JOCRISSE, *dictant.*

Écrivez. Vingt mille francs...payables au porteur. Mettez votre adresse. M. Duval place de l'Estrapade. Vous demeurez toujours place de l'Estrapade?... et la pataraffe? Bon! v'là la somme à s't'heure, courez vîte. Allez chercher la garde et un commissaire. Je vous attends là. Tâchez d'amener cinq, six gendarmes.

M. DUVAL.

Tâchons de sauver mon enfant. (*Il sort.*)

SCENE XVIII.

JOCRISSE, *seul.*

J'ai fait là une bonne affaire. (*Il appelle.*) Mamselle? M. Sainville?

(Sainville et Mlle. Duval paroissent aux fenêtres de la tour.)

JOCRISSE.

Vot' mariage est arrangé. J'ai le consentement verbial de vot' père.

Mlle. DUVAL.

Est-il possible ?

JOCRISSE.

Oui, Mamselle. Soyez tranquille, vous serez sauvée ce soir avec votre amant. Nous partirons tous ensemble, tous pour l'Estrapade, et les brigands seront faits d'amitié.

SCENE XIX.

Les Mêmes. *Tous les Brigands arrivent à pas de loup, en entendant les derniers mots.*)

FIER-A BRAS.

Ah ! coquin, tu nous trahis !

JOCRISSE.

Ho ! là, là, je suis pris.

BELLE-HUMEUR.

Tu veux faire sauver nos prisonniers !

JOCRISSE.

N'en ai-je t-i pas le droit, puisque je suis votre chef, et que vous dites que la femme est à moi ?

DIÉGO.

Elle est à toi ; mais puisque tu n'en veux pas, je la réclame.

JOCRISSE.

Mais...

DIÉGO.

Point de mais... c'est la règle.

JOCRISSE, *à part.*

C'te pauvre Mamselle Duval !

FIER-A-BRAS.

Ah ça, mes amis, nous avons une chose plus importante que cela ; c'est le partage du butin.

JOCRISSE, *à part.*

Oh ! diable ! c'est encore ben pus pire.

BELLE-HUMEUR.

Allons, capitaine, au trésor. Vous allez partager ça vous-même.

JOCRISSE.

Est-ce que vous êtes bien pressés ?

TOUS.

Oui, oui, partageons.

DIÉGO.

Pourquoi donc le capitaine hésite-t-il à nous donner ce qui nous revient ?

JOCRISSE.

Tiens, cet air : je n'hésite pas. (*Il tire la cassette.*)

DIEGO.

Cela me paroît suspect.

JOCRISSE.

Est-ce que vous vous méfiez de moi ?

FIER-A-BRAS.

Allons, allons, chacun notre part.

JOCRISSE.

Tenez, vous voyez bien la cassette. Eh ben! il n'y a rien dedans.

TOUS.

Rien ! (*Ils tirent leurs sabres sur Jocrisse.*)

JOCRISSE.

Attendez donc ! ne tapez pas. Qu'ils sont donc brutals !

FIER A-BRAS.

Tu as pris notre argent, fripon !

JOCRISSE.

Du tout, je l'ai prêté.

TOUS.

Prêté !

JOCRISSE.

Tout à l'heure... à mon ancien maître : je n'ai pas pu lui refuser ça J'ai le billet dans ma poche. Tenez, le v'là, l'adresse est dessus ; c'est à l'Estrapade.

DIÉGO.

Nous allons te la donner, l'Estrapade. Camarades, son procès est tout fait. Nous ne pouvons pas souffrir de fripons parmi nous. Qu'il soit attaché au pied d'un arbre pendant que nous allons courir après notre argent, et au retour, son affaire est dans le sac.

TOUS.

Dans le sac !

FIER-A-BRAS.

De quel côté a tourné ton M. Duval ?

JOCRISSE.

Je n'en sais rien, mais je crois qu'il a donné à gauche.

TOUS.

Partons.

(*On attache Jocrisse à un arbre, et tous les brigands partent.*)

SCENE XX.

JOCRISSE, *seul.*

Dieu! suis-je-t-i puni de m'être laissé accoquiner par des gens de leux espèce! (*il crie.*) Vous êtes des coquins, des fripons, des voleurs, des scélérats, et moi je suis un innocent.

SCENE XXI.

JOCRISSE, *attaché à un arbre*, PERRETTE.

PERRETTE.

Je reviens, malgré la peur que j'ai eue. Cet honnête coquin m'a rendu une bourse pleine d'or au lieu de la mienne où il n'y avoit que de la petite mounoie.

JOCRISSE.

Ah! mon dieu! v'là ma p'tit' Perrette que j'aime tant!

PERRETTE.

Tiens! qu'est-ce que je vois? un homme attaché à un arbre... Comment! c'est vous, M. Jocrisse!

JOCRISSE.

Oui, Mam'selle Perrette.

PERRETTE.

Qu'est-ce que vous faites donc là?

JOCRISSE.

Vous voyez; je suis chef de brigands.

PERRETTE.

Ah! mon dieu! comme vous voilà habillé!

JOCRISSE.

C'est le costume.

PERRETTE.

Eh! vous êtes garotté!

JOCRISSE.

Il n'y a pas long-temps que je suis attaché... à c'te conditon.

PERRETTE.

Et qui vous a mis dans l'état où je vous trouve?

JOCRISSE.

C'est mes inférieurs; les ceux qui m'obéissent. Mais Mamselle Perrette, ils m'ont trop serré les poignets.... Si vous vouliez me détacher...

PERRETTE.

Avec plaisir, M. Jocrisse. Ah! comme c'est serré! je ne peux pas.

JOCRISSE.

Prenez mon eustache dans la poche de ma veste, et coupez le nœud georgien.

PERRETTE.

Le nœud georgien?

JOCRISSE.

Oui; c'est des mots de science que vous ne savez pas... Eh! ben, est-ce que ça ne va pas? Est ce que c'est un nœud dur?

PERRETTE.

V'là que ça coupe.

JOCRISSE.

Ne coupez pas les mains avec les menottes. Ah! bon! me v'là libre. Mam'selle Perrette, faut que j'vous embrasse pour la peine.

PERRETTE.

Non, non, M. Jocrisse.

JOCRISSE.

Mam'selle Perrette, est ce que vous ne m'aimez plus?

PERRETTE.

M. Jocrisse, j'avois ben eu un petit foible pour vous, du temps qu'vous étiez un honnête garçon; mais c'est fini.

JOCRISSE.

Comment, c'est fini?

PERRETTE.

Oui, décemment, je ne peux pas épouser un brigand.

JOCRISSE.

Pourquoi ça, puisque je suis capitaine, vous serez capitainesse.

PERRETTE.

N'avez-vous pas de honte?

JOCRISSE.

N'y a pas de sottes gens, n'y a que de sots métiers.

PERRETTE.

Joli métier! arrêter sur les routes!

JOCRISSE.

Eh! ben, quand on arrêteroit quelqu'un un instant... il recontinue après.

PERRETTE.

Adieu, M. Jocrisse.

JOCRISSE.

Un moment vous ne pouvez pas vous en aller comme ça.

PERRETTE.

Pourquoi?

JOCRISSE.

Faut que j'vous prenne queuqu'chose.

PERRETTE.

Comment?

JOCRISSE.

Je ne peux pas faire autrement; c'est le seul moyen de me raccommoder avec la bande noire.

PERRETTE.

V'là la reconnoissance du service que vous me devez.

JOCRISSE.

Ce que je vous prendrai, je vous en tiendrai compte quand nous serons mariés.

PERRETTE.

Je ne serai jamais votre femme.

JOCRISSE.

Non! craignez la fureur de l'amour outragé.

PERRETTE.

Il me fait peur.

JOCRISSE.

Vous la serez malgré vous.

PERRETTE.

Non, jamais.

JOCRISSE, *déclamant.*

Vous résistez au chef de la bande noire.... apprenez qu'un brigand amoureux et téméraire est capable de tout pour satisfaire une passion effrénée quelconque.

PERRETTE.

M. Jocrisse, je vous demande grâce.

JOCRISSE, *d'un ton de tyran.*

Je ne suis plus Jocrisse; je suis Brise-Tout. (*il la prend à bras le corps.*)

PERRETTE.

Que faites-vous?

JOCRISSE.

Je vous enlève! je renverse tous les obstacles.

PERRETTE.

Prenez garde de renverser mon pot au lait.

JOCRISSE, *la lâchant.*

Oh! là, là! Eh! bien, ne vous en allez pas, Perrette, ou je m'en vas avec vous.

PERRETTE.

Si vous m'aimez, quittez ce vilain état qui vous rend barbare.

JOCRISSE.

Mais, si je quitte, m'épouserez-vous?

PERRETTE.

Je le promets.

JOCRISSE.

Eh! ben, je quitte, au diable la défroque (*il jette ses habits de brigands*); allons vendre votre lait, et avec ces fonds là, nous nous établirons.

PERRETTE.

Partons vîte, sortons de cette forêt.

JOCRISSE.

Ah! mon dieu! v'là les autres qui viennent, cachons-nous.

SCENE XXIII.

Les Mêmes, les Brigands.

FIER-A-BRAS.

Ah! misérable! tu veux t'échapper! arrêtez-le mes amis.

PIÉGO.

Il a avec lui un joli minois qu'il faut arrêter aussi.

BELLE-HUMEUR.

Où allois-tu, malheureux Brise-Tout?

JOCRISSE.

Çà ne vous regarde pas, je donne ma démission.

FIER-A-BRAS.

Ça ne se peut pas; rends-nous auparavant nos vingt mille fr.

JOCRISSE.

Eh! bien, payez-moi aussi, vous me devez des gages de chef.

SCENE XXIV.

Les Mêmes, les Gendarmes, Sainville et Mlle. DUVAL *à la fenêtre de la tour*, M. DUVAL.

BARBARINO, *accourant.*

Camarades, voilà les gendarmes amenés par le voyageur que Brise-Tout a laissé échapper.

FIER-A-BRAS.

Nous vendrons cher notre liberté.

(Le combat s'engage, Jocrisse effrayé grimpe sur un arbre et Perrette se cache. Les gendarmes terrassent les brigands.)

TABLEAU.

M. Duval et ses Domestiques enfoncent la porte de la tour d'où sortent Mademoiselle Duval et Sainville; ils se jettent tous dans les bras l'un de l'autre, et semblent rendre grâce au ciel.)

M. DUVAL.

Partons, mes enfans, et éloignons-nous de cette forêt.

JOCRISSE, *criant sur l'arbre.*

Hé! dites donc! attendez-moi, vous m'oubliez.

TOUS.

Ah! ce pauvre Jocrisse!

FIER-A BRAS, *aux gendarmes.*

C'est notre capitaine, arrêtez-le. (*Les gendarmes font un mouvement.*)

JOCRISSE, *sur l'arbre.*

N'approchez pas, ou je me jette sur vous.

DUVAL.

C'est notre libérateur, Messieurs, je le connois; je réponds de lui.

PERRETTE.

Et moi aussi, Messieurs; c'est mon amoureux.

JOCRISSE.

Oui, oui, ma petite Perrette. Je renonce aux honneurs. On dit que quand on est trop haut monté la tête tourne. Je redescends d'un cran (*il descend*). M. Duval, je me jette dans le pot au lait de Perrette, et je vous demande pour elle la pratique de la maison.

DUVAL.

Vous ne nous quitterez pas, mes amis.

JOCRISSE.

Ah ça! vous avez pardonné à Mamselle votre fille?

DUVAL.

Oui, oui, trop heureux de l'avoir retrouvée.

JOCRISSE.

Ah! nous en v'là tous échappés d'une belle! enfin, c'est donc le bonheur qui rend les humains heureux; c'est bien ce qui fait voir à ceux qui ne sont pas aveugles, que la Providence, qui est là haut, est au-dessus de nous; qu'elle veille sur les hommes quand elle ne les perd pas de vue; que le crime qui succombe est souvent terrassé, et que le seul moyen de suivre toujours le sentier de la vertu, est de ne jamais c'en écarter.

FIN.